

Livres

Volume 4, numéro 2, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

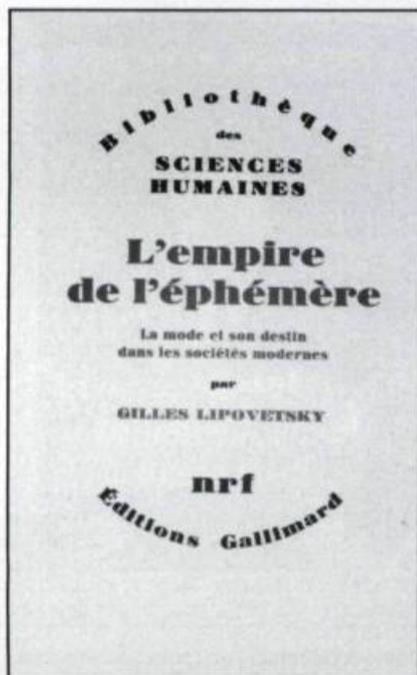
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 4(2), 81–84.



Gilles Lipovetsky. *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*. Paris, Gallimard, 1987. 345p.

C'est à un tour d'horizon tout à fait inédit que nous convie l'auteur dans cet ouvrage publié récemment chez Gallimard. D'emblée il constate que « nous sommes surinformés en chroniques journalistiques, sous-développés en matière d'intelligence historique et sociale du phénomène ». Son propos tente justement de découvrir les racines historiques du phénomène et d'en proposer une interprétation à long terme.

Pour réussir, il lui fallait réhabiliter un sujet jugé sans intérêt par la communauté scientifique et dégager une explication globale. L'entreprise constituait tout un défi à relever pour un historien. C'est avec les honneurs de la guerre qu'il s'en tire avec un livre à la fois novateur par son propos et fort éclairant pour l'avancement des connaissances en histoire sociale et culturelle notamment.

Très brièvement Lipovetsky nous rappelle les origines de ce phénomène particulier à la civilisation occidentale. Deux principes majeurs permettent ainsi à la mode de s'implanter avec succès dans les classes bourgeoises aux XVII^e et XVIII^e siècles après avoir été, depuis la fin du Moyen Âge, l'apanage exclusif des classes nobles: la remise en cause de la tradition et la valorisation du présent. Ce contexte a été favorisé par la perte progressive des pouvoirs de la noblesse et l'enrichissement graduel de la bourgeoisie.

Forcée de miser sur les apparences pour assurer et justifier son existence, la no-

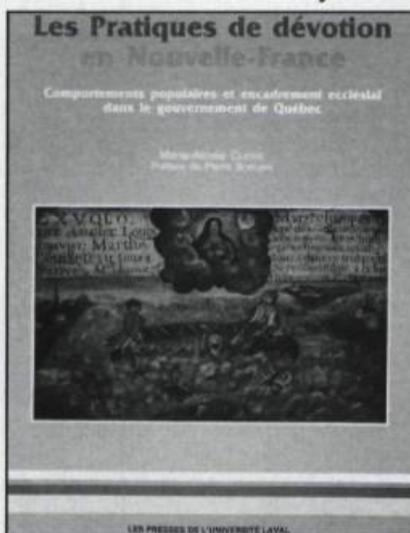
blesse désœuvrée a été un terreau d'épanouissement de la mode qui s'est peu à peu étendu aux classes bourgeoises par une volonté de mimétisme. D'abord circonscrite aux villes, la mode gagne ensuite, à la faveur de l'industrialisation et de l'amélioration des moyens de communication, les autres couches de la société.

Le XIX^e siècle introduit également une autre nouveauté majeure, en féminisant un univers jusque là ouvert indifféremment aux deux sexes. Le modèle mis en place durant ce siècle se caractérise aussi par une longévité exceptionnelle de plus de cent ans. Ainsi, de la haute couture où les modèles en vogue durant l'année sont créés, la mode s'étend progressivement, grâce à l'industrie qui la reproduit en série, le reste de la population.

Il faudra la venue massive de la jeunesse de l'après-guerre pour briser ce cycle centenaire. Les années 60, imposeront alors un nouveau canon au reste de la société, celui de la jeunesse. Aujourd'hui, dans un cycle de mode achevée, la norme provient tout aussi bien des créateurs talentueux que de la rue.

Après un tour d'horizon fort séduisant de la mode et de sa portée sociale l'auteur nous entraîne dans le monde des communications, de la publicité, de la culture et de la politique en nous montrant comment les techniques qui ont servi initialement à la mise en marché de la mode vont progressivement s'appliquer à d'autres secteurs. Arrivé à l'étape d'une société mode, nous serions parvenus au stade d'un changement perpétuel des normes, où l'univers de la tradition aurait perdu tout l'important rôle qu'il tenait dans les sociétés pré-industrielles.

Alyne LeBel



Cliche, Marie-Aimée. *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Les

Presses de l'Université Laval, 1988. xix, 354p. (Coll. Ethnologie de l'Amérique française).

Étudier la piété de nos ancêtres des débuts de la colonie, voilà qui n'était pas tâche facile: il fallait d'abord trouver une documentation qui permette de jeter un regard objectif sur le comportement religieux des habitants, tout en se libérant de l'armature des thèses traditionnelles glorifiant les origines mystiques de la colonie canadienne. Ces conditions, Marie-Aimée Cliche les a avantageusement remplies dans l'ouvrage qu'elle vient de consacrer aux diverses pratiques de dévotions en Nouvelle-France.

L'auteure aborde le vécu religieux des laïcs canadiens des XVII^e et XVIII^e siècles en analysant les gestes de piété recommandés par le clergé, dont plus particulièrement la pratique de l'aumône, l'adhésion aux confréries et le libellé des clauses testamentaires à incidences religieuses.

Les nombreux tableaux et graphiques illustrant chacun de ces aspects de la dévotion des laïcs nous livrent assurément une tranche, jusque là mal connue, de notre histoire. Et s'il fallait résumer en une phrase le vécu des habitants de la Nouvelle-France tel que l'auteure nous le reconstitue, il faudrait souligner la hantise de la bonne mort.

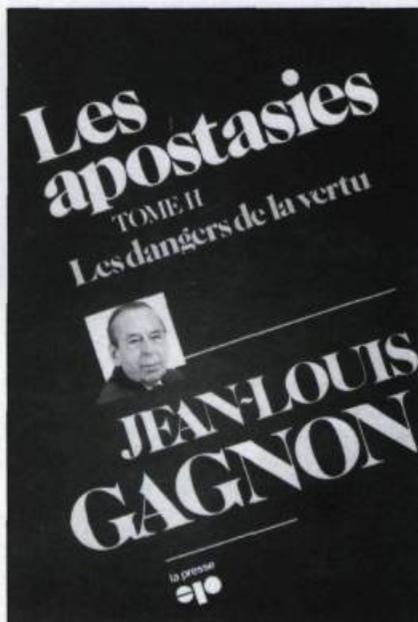
Étonnante cette attitude? Pas vraiment. Le but de la vie d'ici-bas n'est-il pas justement de gagner son salut, comme l'affirme l'Église? Cette notion du salut, pierre d'angle de tout l'enseignement religieux, le clergé ne cesse de la claironner du haut de la chaire, dans les mandements, les sermons et les leçons de catéchisme. Afin de conjurer la menace de damnation et d'abrèger leur séjour au purgatoire, les fidèles thésauriseront les indulgences par la fondation de messes, la participation à des processions et à des pèlerinages, l'adhésion à des confréries, le port du scapulaire ou les legs aux bonnes oeuvres.

Bien qu'ils s'inscrivent dans la stratégie du salut, ces gestes sont-ils nécessairement des pratiques de dévotion pour celui qui les pose? L'auteure reconnaît elle-même l'impossibilité de mesurer la piété des colons. Or, peut-on raisonnablement croire que c'est toujours par dévotion que les élèves des Ursulines s'enrôlent à pleine classe dans la confrérie du Sacré-Coeur, à la suite de leur maîtresse? Est-ce par un vibrant esprit de piété que les notables s'engagent dans les confréries, occasions où ils ne manquent pas de faire jouer leur droit de préséance? Les legs considérables aux communautés religieuses et aux paroisses sont-ils uniquement des gestes de piété lorsqu'on sait qu'ils sont, respectivement, souvent des remises de dettes et des dons en échange d'un banc ou d'un enterrement gratuit dans l'église? Nombre de ces pratiques de dévotion trahissent donc une certaine part d'obligation et de respect des conventions sociales.

Ces pratiques dévoilent également le rôle de premier plan joué par le clergé dans les manifestations laïques de piété. Ainsi, les pressions et la publicité faites par le clergé lors de la création d'une nouvelle confrérie vont souvent amener un grand nombre de laïcs à s'y inscrire, mais que valent ces adhésions une fois le premier moment d'enthousiasme passé? Les registres des dames de la Sainte-Famille, notamment, témoignent qu'à peine 30 à 40 membres s'acquittaient régulièrement de leur cotisation. L'absentéisme aux assemblées est tel que le curé doit parfois renoncer à faire ses exhortations faute d'auditrices.

Ces interrogations pourraient se multiplier. Celles-ci suffisent pour conclure avec l'auteur que les fondements de la piété populaire des Canadiens proviennent d'une action concertée du clergé de la Nouvelle-France qui a tenu à créer des cadres à l'intérieur desquels les dévotions pourraient éclore et se développer.

Nelson-Martin Dawson



Vigod, Bernard L. *Quebec Before Duplessis. The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*. Kingston, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1986. 312p.

Le fait qu'un historien de langue anglaise nous offre la première biographie de Louis-Alexandre Taschereau peut sembler curieux au premier abord. Pourtant pas, car Vigod s'inscrit tout naturellement dans cette tradition bien établie au Canada anglais où l'histoire politique jouit toujours d'une excellente réputation.

Dans cette étude considérable, l'auteur se propose d'«humaniser» Taschereau, de comprendre «his position as a product of

personal and historical experience». Pour ce faire, il divise son ouvrage en huit chapitres. Dans le premier, il disserte sur les antécédents familiaux, professionnels et bien sûr politiques de son héros. Les deux chapitres subséquents sont consacrés à l'époque où il était simple député puis ministre, tandis que les cinq derniers traitent du premier ministre du Québec. En conclusion, Vigod compare les politiques de Taschereau à celles de son ennemi juré, Maurice Duplessis.

Ce plan est valable. On imagine mal, à vrai dire, une biographie divisée par thèmes. Néanmoins, il laisse une impression d'éparpillement. Cela est peut-être dû au fait que l'auteur tente d'aborder un trop grand nombre de questions.

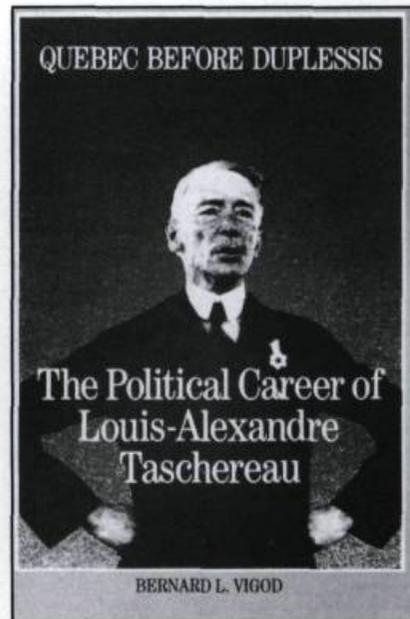
L'ouvrage a d'autres faiblesses. Comme bon nombre de biographes, l'auteur se prend à aimer son personnage, à le justifier, voire à le défendre: une telle attitude n'est pas condamnable en soi si elle s'accompagne de générosité envers les autres personnes qui gravitent autour de son héros, y compris ses ennemis. Or, Vigod ne fait pas toujours preuve de modération envers eux. Les nationalistes, tout particulièrement, l'agacent. Ils sont pour lui des idéologues «retardataires» (lisez: misonéistes) qui forment des critiques injustifiées et gratuites contre le gouvernement libéral. L'abbé Lionel Groulx est l'un de ceux-là! Il faut également reprocher à l'auteur sa fâcheuse habitude d'interrompre le récit par de nombreuses et longues parenthèses. Celles-ci, en plus de distraire le lecteur, ajoutent rarement une dimension essentielle au texte. Mieux eut valu placer ces renseignements en notes, quoiqu'elles soient malaisément consultables dans les dernières pages du volume. Enfin, comment se convaincre que l'auteur ait atteint son objectif d'humaniser Taschereau, puisqu'il s'est intéressé au politicien, et non à l'homme derrière le premier ministre.

Ces quelques faiblesses n'entachent pas la valeur de l'étude. Sérieuse, bien écrite et finement documentée, elle apporte une contribution majeure à l'historiographie québécoise. Souhaitons que d'autres chercheurs s'intéressent à cette période encore méconnue de notre passé.

Alain Duchesneau

Gagnon, Jean-Louis. *Les Apostasies. Tome II. Les dangers de la vertu*. Montréal, Éditions La Presse, 1988. 536 pages.

Tous ceux qui avaient littéralement dévoré le premier volume des mémoires de Jean-Louis Gagnon se sont lancés à corps perdu sur le second tome, dès sa sortie des presses. Un premier choc attend le lecteur. L'iconoclaste chroniqueur en lutte perpétuelle contre une société québécoise renfermée consacre de longues pages à ses aventures de guerre. Baroudant de Québec à l'A-



frique occidentale, parfois coiffé du titre d'agent de l'Intelligence Service britannique – c'est-à-dire d'espion – notre homme s'éloigne de ce qui le rendait si attrayant.

Il étire le récit, comme si le grand journaliste qu'il a été, entre deux engagements politiques au service du Parti libéral, n'avait pas eu le courage de couper des pages ici et là. Il est vrai que le décor a changé. Gagnon a quitté Québec pour passer aux choses sérieuses qui se déroulent, semble-t-il, du côté de Montréal, d'Ottawa ou d'ailleurs. Il faut pratiquement replonger dans le volume après quelques semaines pour en savourer tout le bagout et piquer au passage des crises de nerfs intellectuelles contre certaines opinions un peu trop fracassantes.

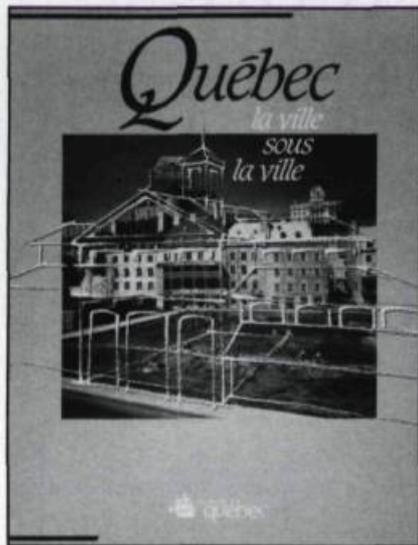
Car comme les rares penseurs de chez nous qui, dans les années quarante, osaient aller à contre-courant du grand mouvement nationaliste et religieux dominant, Gagnon pourfendait et pourfend toujours le combat des Québécois contre la conscription. «La crise de la conscription, écrit-il, devait provoquer un conformisme de la pensée auquel peu ont échappés». Il ajoute: «Un phénomène comparable aveuglera d'ailleurs la masse québécoise à l'heure du Parti québécois. Ses géniteurs ne sortent-ils pas des mêmes mairons d'enseignement? Programmés, comme leurs aînés, en fonction des échecs à venir?» Si toutes les comparaisons sonnent faux, celle-là approche certainement du record toutes catégories des raccourcis historiques et politiques.

En réalité, le mémorialiste se retrouve dans son élément quand il aborde deux sujets: la politique et le journalisme. Ses passages aller-retour entre les deux mondes ne seraient même plus concevables aujourd'hui. Jean-Louis Gagnon raconte fort bien les affaires des Libéraux du Québec incapables, sous Georges-Émile Lapalme, de battre

Maurice Duplessis. Le chet libéral ressort de ces pages comme une sorte de John Turner de l'époque, contesté de l'intérieur pour son peu d'attrait électoral. Gagnon salue les capacités intellectuelles de son chef, mais y accorde finalement peu d'importance. Homme d'action plus que de contenu, dans ses heures partisans, l'auteur a peut-être manqué de flair.

Nul ne peut toutefois évoquer la carrière de Jean-Louis Gagnon sans parler du *Nouveau Journal*, cette entreprise qui en quelques mois, sous sa gouverne, a bouleversé les habitudes de la presse québécoise. Ils ont peut-être été les premiers, et Gagnon le regrette, à avoir donné dans le journalisme de vedettariat. Le *Nouveau Journal*, dit-il, «manquait de petites mains» de journalistes heureux de rapporter les événements sans les commenter. La mode favorise le journalisme de divertissement, à l'imitation de la télévision. Les médias offrent maintenant des «noms», peut importe ce qu'ils écrivent ou disent. Le second volume s'achève sur cet échec d'une relance journalistique. Le troisième relatera la carrière d'un haut-fonctionnaire, observateur silencieux de la vie politique et sociale. Le public de Jean-Louis Gagnon lui en demande encore, malgré les égratignures déjà prévisibles!

Raymond Giroux



Hélène Deslauriers et Denis Roy. *Québec, la ville sous la ville*. Québec, Ville de Québec/ ministère des Affaires culturelles du Québec/Office de planification et de développement du Québec, 1987, 141p.

Réalisé dans le cadre de l'entente sur la mise en valeur des biens culturels, ce livre entend informer le public des trésors enfouis dans le sol du Vieux-Québec. Le but des auteurs est «de nous montrer que la ville ancienne subsiste sous la ville moderne» et ils nous invitent, «pour mieux la comprendre et mieux l'aimer, à explorer et à protéger ses vestiges». Ainsi, au fil des

pages, le lecteur survole l'histoire de Québec depuis l'époque préhistorique jusqu'au début du XX^e siècle.

Le texte, présenté sur deux colonnes, suit un développement chronologique. Chaque chapitre contient également de courts articles explicatifs. Ces entrefilets précisent la nature des interventions archéologiques liées au texte principal. De plus, les possibilités de nouvelles interventions sont présentées. Des documents d'époque illustrent le tout. Cependant, un regard attentif sur la liste des illustrations et des vignettes des figures révèle que certaines références manquent et que les photos contemporaines ne sont pas datées. D'autre part, la lecture de quelques cartes s'avère ardue.

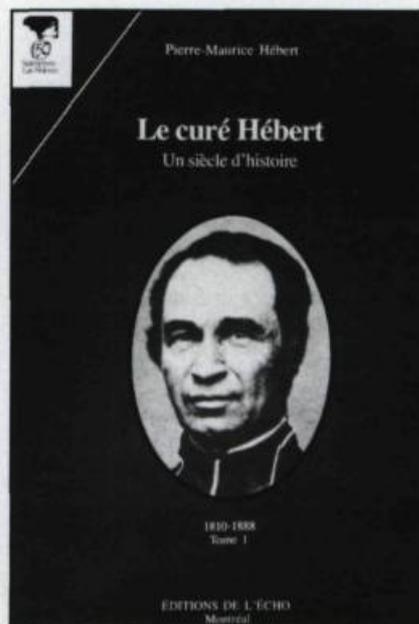
La première partie, réalisée par Denis Roy, touche la période préhistorique. Elle contient une brève description de l'évolution de la géographie physique du site de Québec et traite de la présence amérindienne, particulièrement à Place Royale. La seconde partie est écrite par Hélène Deslauriers, assistée de Claire Morasse et Daniel Laroche pour la recherche. Après le récit des débuts précaires de Québec de 1608 à 1636, l'auteur décrit l'implantation institutionnelle à la haute-ville. Alors que les découvertes d'artefacts sont associées à la thèse de la dépendance colonie-métropole, aucune nouvelle hypothèse n'est avancée concernant le tombeau de Champlain.

La période 1663-1720 se caractérise par la croissance urbaine et le développement de la fonction militaire de Québec. Curieusement, le texte débouche sur des conclusions relatives à l'identité culturelle des habitants de Québec: la canadianisation débiterait avec la période 1720-1759. Pourtant, plusieurs études font émerger cette nouvelle culture durant la seconde moitié du XVII^e siècle.

Jusqu'à la conquête, la ville s'urbanise et plusieurs sites témoignent des activités humaines. La fin du XVIII^e siècle constitue une étape de transition politique alors que l'inertie frappe le développement urbain. Inversement, de 1800 à 1850, Québec connaît un développement sans précédent. La basse-ville empiète constamment sur le fleuve et la construction prolifère dans le quartier Saint-Roch. À la Haute-Ville, l'expansion verticale pallie le manque de terrain. Toutefois, la recherche archéologique concernant cette période et celle des années 1850-1900 demeure embryonnaire.

Ce livre forme une très bonne synthèse de l'histoire de la ville et des ses trésors archéologiques. L'ajout d'une carte en annexe sur la chronologie de développement s'avère une excellente idée. Cette étude constitue donc un plaidoyer en faveur d'une intervention archéologique de qualité et lance un appel à la préservation de la partie enfouie de notre patrimoine face à son principal ennemi: la pelle mécanique.

François Drouin



Pierre-Maurice Hébert. o.f.m. cap. *Le curé Hébert, 1810-1888: un siècle d'histoire*. Tome 1. Montréal, Éditions de l'Écho, 1988. 480 pages. (Publications de la Société historique du Saguenay, no 43).

Au XIX^e siècle, on a vu deux grands curés colonisateurs au Québec: Mgr Antoine Labelle, à Saint-Jérôme de Terrebonne (1834-1891), et son aîné, l'abbé Nicolas-Tolentin Hébert (1810-1888) dans Kamouraska, côté sud du Saint-Laurent. Ce dernier de descendance acadienne, est né dans une grande famille industrielle de Saint-Grégoire de Nicolet, paroisse où s'était regroupé un contingent de rescapés de la Déportation, après 1755. Le grand-père, Étienne, y était venu avec trois de ses frères. Spécialisé dans le métier de construction d'églises, le père, Jean-Baptiste avait gagné l'estime de son entourage, jusqu'à devenir député de son comté, au Parlement de Québec. Il eut douze enfants vivants: Nicolas-Tolentin était l'aîné de six garçons. Né le 10 septembre 1810, on lui donna le nom du saint du jour. Il reçut son instruction élémentaire de sa mère et du curé de sa paroisse, avant d'entrer pensionnaire au jeune séminaire de Nicolet, en 1822.

L'auteur de la biographie suit désormais son héros pas à pas, comme écolier, puis comme grand séminariste et même prêtre, en 1833, beaucoup de détails sont donnés sur les usages et les conditions de vie dans la célèbre institution, où l'étudiant a coulé une partie de son existence sans incident remarquable. Mais, pour terminer sa préparation à la prêtrise, «il dut... aller faire un stage... de six mois au séminaire de Québec, comme c'était la coutume». L'évêque de l'unique diocèse existant alors au Canada résidait à Québec et tenait à avoir près de lui ses futurs prêtres, pour les connaître mieux et participer à leur formation. Pas de pro-

blème, paraît-il, avec le brillant candidat venu de Nicolet, puisqu'il put recevoir à la cathédrale, en dedans de quinze jours, les trois ordres majeurs, y compris le sacerdoce, celui-ci, le 13 octobre 1833. Mgr Signaï dut cependant recourir à son indult apostolique pour justifier l'ordination avant l'âge canonique de 24 ans.

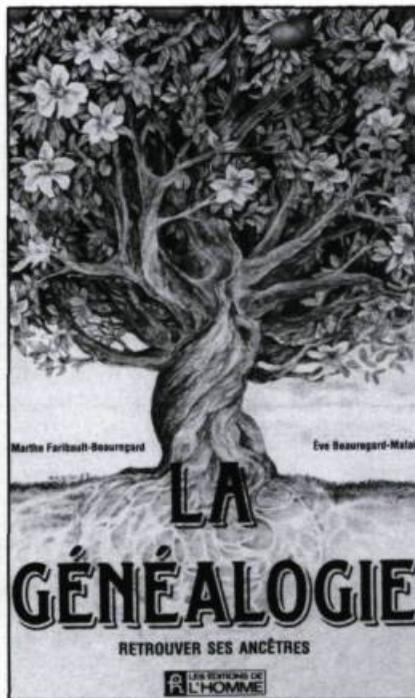
Le curé (et futur évêque) de Québec, François Baillargeon, apprécia le nouveau prêtre au point de le garder pendant sept ans comme vicaire et à la fois desservant de l'église Notre-Dame-des-Victoires, à la basse-ville. Mais Mgr Signaï vint le lui enlever le 29 septembre 1840, pour le transférer à Saint-Pascal de Kamouraska comme curé, règne qui devait durer jusqu'en 1852, au départ pour Saint-Louis du même comté, considéré comme une promotion. Cette autre paroisse, en bordure du fleuve, ayant un port naturel, se mariait admirablement avec la nouvelle oeuvre que M. Hébert avait entreprise depuis quelque temps: la colonisation au Lac-Saint-Jean, avec le concours de l'Association de l'Islet et Kamouraska, qui devait aboutir notamment à la fondation d'Hébertville.

C'est là que s'arrête, comme à une apogée, le premier tome de la biographie consacrée au fameux curé colonisateur par son arrière-petit neveu, le Père Pierre-Maurice Hébert. Quel mérite d'avoir déjà défriché un terrain aussi considérable et riche en découvertes! Et cela tombe pile, en 1988, avec le centenaire de la mort du curé Hébert et le cent-cinquantième de la colonisation du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Nous souhaitons que vienne bientôt le complément ou le deuxième volet de cette admirable fresque biographique. Peut-être l'auteur aurait-il pu se limiter sur mille détails de moindre intérêt pour bien des lecteurs! Peut-être aussi aurait-il pu réduire le nombre et le coût évident des vues et portraits qu'il a entassés dans ce véritable album de famille ou de paroisse. Affaire d'opinion, sinon de discrétion!

Honorius Provost

Marthe F. Beauregard et Ève Beauregard-Malak. *La généalogie. Retrouver ses ancêtres.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987. 193p.

Avec la publication de cet ouvrage, les généalogistes québécois disposent maintenant d'un quatrième guide publié en moins de dix ans. Comme le précisent les auteurs, cet ouvrage se veut un abrégé, c'est-à-dire un résumé des notions utiles au chercheur. Il présente les quatre aspects fondamentaux de la recherche soit la généalogie ascendante, linéaire et totale, descendante et l'histoire de famille. À cela, les auteurs veulent greffer une dimension pratique. Ils présentent donc les différentes sources et instruments de référence disponibles ainsi que les diverses méthodes de classification.



Certaines difficultés peuvent heurter le généalogiste débutant. Les auteurs ont le mérite de mettre l'emphase sur cet aspect: plusieurs chapitres y sont consacrés. On aborde entre autres le problème des noms et surnoms, celui de lecture des documents anciens, et celui des ancêtres acadiens. Quelques conseils utiles sur des recherches à l'étranger nous permettent de constater que les auteurs n'oublient pas les Anglais, Écossais et Irlandais qui ont émigré chez nous.

En appendice, on retrouve une liste d'adresses des diverses sociétés de généalogie du Québec et des autres provinces canadiennes, des dépôts d'archives civiles et nationales du Québec et du Canada, des cercles généalogiques français et des archives départementales françaises.

Toutefois, notons une bibliographie très succincte et l'absence totale de références. Les auteurs semblent avoir oublié le chercheur plus expérimenté. Celui-ci aurait sans doute apprécié la présence de notes pour approfondir ses connaissances. Il aurait pu ainsi profiter pleinement de l'expérience de Marthe Faribault-Beauregard et de sa fille, Ève Beauregard-Malak. ♦

Sylvie Tremblay

Livres reçus

Bélanger, Yves, et Pierre Fournier. *L'entreprise québécoise. Développement historique et dynamique contemporaine.* Montréal, Hurtubise HMH, 1987. 187p. (Cahiers du Québec/Sciences Politiques).

Bouchard, Russel, Serge Saint-Pierre et Lise Fournier. *Armes, chasse et trappage.* Québec, Celat, 1987. 319p. (Cahiers du Celat, no 7).

Collaboration. *Exercices des métiers de la pierre et de l'argile.* Québec, Celat, 1988. 311p. (Cahiers du Celat no 9).

Collaboration. *Peuplement colonisateur aux XVII^e et XVIII^e siècles.* Québec, Celat, 1987. 292p. (Cahiers du Celat no 8).

Collaboration. *Recherches actuelles et mémoires collectives.* Québec, Celat 1988. 135p. (Actes du Celat no 1).

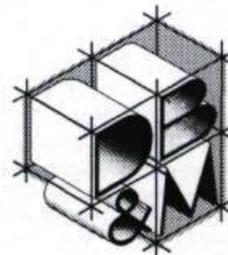
Danylewycs, Marta. *Taking the veil. An alternative to marriage, motherhood, and spinsterhood in Québec 1840-1920.* Toronto, McClelland and Stewart, 1987. 203p.

Fortin, Andrée, et al. *Histoire de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain.* Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987. 225p.

Guilbert, Lucille et al. *Pauvre et vagabond: le quêteux et la société québécoise.* Québec, Celat, 1987. 142p. (Rapports et Mémoires de recherche du Celat, no 9).

**MARTIN
BEAULIEU
GRAPHISTE**

360, boul. Charest est, suite 103
Québec (Québec) G1K 3H4
☎ (418) 641-0725



**d'Anjou, Bernard
& Mercier, architectes**
850, rue St-Vallier Est
Québec, G1K 3R4
(418) 694-9731